

La question forestière aux Pyrénées

Henri Gaussen

Citer ce document / Cite this document :

Gaussen Henri. La question forestière aux Pyrénées. In: Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, tome 1, fascicule 2, 1930. pp. 205-214;

doi : <https://doi.org/10.3406/rgpso.1930.3956>

https://www.persee.fr/doc/rgpso_0035-3221_1930_num_1_2_3956

Fichier pdf généré le 09/01/2019

LA QUESTION FORESTIÈRE AUX PYRÉNÉES

Par H. GAUSSEN ¹

Les raisons d'utilité et celles de sentiment, qui en sont souvent le reflet, sont actuellement d'accord à propos de la forêt. Aujourd'hui, rares sont ceux qui contestent l'utilité de la forêt sans avoir quelque intérêt à le faire, et personne n'en conteste la beauté. Il n'en a pas toujours été ainsi et puisque les opinions ont varié, il a lieu d'étudier la question sans se laisser influencer par celle qui a cours à l'heure actuelle.

Pour bien se rendre compte des rapports respectifs de l'homme et de la forêt, dans nos régions, il faut remonter au déluge ou si l'on préfère une expression plus scientifique, il faut se reporter à la dernière glaciation quaternaire. Lors de la fin des glaciations, régnait, sans doute, sur nos régions un climat tempéré froid qui se révèle actuellement comme très favorable à la forêt. Sibérie et Canada en sont des exemples. Après lui succéda une période assez sèche. Elle créa des conditions steppiques qui durent faire reculer les forêts vers les montagnes. Puis se sont établies des conditions à peu près analogues aux conditions actuelles. Nous pouvons donc, d'après le présent, juger de ce qui a dû se passer.

Dans sa lutte avec les végétaux qui redoutent l'ombre, l'arbre a pour lui le temps et sa grande résistance. Quand sa graine a germé et a franchi les dangers des premières années, elle a produit un individu qui souvent brave le temps plusieurs siècles

1. Cet article est une adaptation de la première leçon du Cours de géographie forestière créé par l'Université de Toulouse à l'aide d'une subvention de l'Administration des Eaux et Forêts. Cette première leçon avait pour but de justifier la création de ce cours en exposant le problème d'économie forestière et pastorale qui se pose aux Pyrénées. C'est pourquoi on ne trouvera pas ici de bibliographie mais on pourra se reporter à notre ouvrage sur la Végétation de la moitié orientale des Pyrénées, Thèse Sciences, Paris, 1926.

durant. Et les graines d'arbres tombent par millions autour d'un massif forestier. Beaucoup sont munies d'ailes qui les portent assez loin. Ainsi la forêt a un pouvoir de conquête très actif. Peu à peu elle a conquis tout le territoire où les arbres peuvent vivre et c'est presque partout que l'arbre peut vivre dans notre pays. Si donc rien n'était venu contrebalancer ce pouvoir envahissant de l'arbre, on peut admettre que la forêt aurait couvert le pays, sauf les roches verticales, les rivières, les lacs et marécages, le bord de la mer et les hautes altitudes.

Mais, il n'en a certainement pas été ainsi car l'arbre a des ennemis. L'un de ces ennemis, c'est la forêt, si paradoxal que cela paraisse. Quand les arbres deviennent grands et se pressent les uns contre les autres, il arrive que leur ombre soit si épaisse, que les semis ne peuvent se développer. L'accumulation de feuilles en décomposition à l'ombre, sans processus de neutralisation par l'action de la vie bactérienne, finit par créer un milieu acide hostile à beaucoup de végétaux et hostile aux arbres. L'eau qui s'écoule ira dans les bas-fonds créer une acidité telle que les arbres en mourront, certaines mousses seules pourront s'y développer, une tourbière aura pris naissance, interdisant les arbres pendant longtemps. Ailleurs, les arbres devenus trop vieux pourrissent et l'ouragan fait de vastes trouées. Une lande succède à la forêt et le lent processus de réinstallation se déroule.

Les herbivores profitent des clairières créées par le vent pour paître et lutter contre les jeunes arbres qui pourraient reconquérir la place et la prairie s'installe. S'il est vrai que le feu puisse naître spontanément, on conçoit que de grands incendies taillent de larges brèches dans le massif forestier. Enfin, en montagne, les avalanches interdisent toute forêt sur les couloirs où elles passent fréquemment. Toutes ces causes réunies ne paraissent pourtant guère capables de réduire notablement le manteau forestier qui aurait couvert notre pays comme il couvre Sibérie ou Canada sans intervention de son ennemi le plus redoutable qui est l'homme.

L'action de l'homme est antérieure à la fin des glaciations et ceci a une grande importance. Un climat sec avait succédé aux glaciations, créant dans nos plaines, tout au moins, un climat steppe-pique: c'est ce qu'on appelle la période xérothermique. Ces steppes étaient naturellement favorables à la vie nomade et les préhistoriens n'ont peut-être pas suffisamment tenu compte des condi-

tions xérothermiques actuellement bien démontrées. Il est probable que régnait dans le Toulousain un climat steppique peut-être aggravé par l'existence d'un vent, le vent d'autan d'alors, qui a laissé quelques dépôts éoliens aux coteaux molassiques de Pech-David. Naturellement le climat était plus humide vers la montagne, mais il y a quelques raisons de croire à une nature presque méditerranéenne le long des Pyrénées. On peut donc s'imaginer les pays sous-pyrénéens comme une sorte de Languedoc actuel, sans les vignes.

A cette période, l'élevage était sans doute la principale ressource des plaines avec l'agriculture naissante. Puis le climat se refroidit et devient plus humide. Cela favorisait l'extension des forêts progressant des montagnes vers la plaine. Mais l'homme, son bétail et ses champs étaient là pour combattre sa progression. Il paraît donc probable que les cultures de nos plaines n'ont pas été toutes conquises sur la forêt comme c'est l'idée courante. Mais les hommes peu nombreux occupaient incomparablement moins d'espace que maintenant et la forêt avait conquis de grandes étendues. La Gaule septentrionale continuait la forêt germanique. Les témoignages des anciens le prouvent. Il faut pourtant saisir une nuance. Venus de pays fort déboisés, les Latins et Grecs décrivaient sans doute, comme largement couverts de forêts, des pays où des clairières, prairies et cultures étaient développées et ne ressemblaient pas aux parties forestières du Canada ou de la Sibérie.

Si nous nous en tenons à la partie méridionale de la France, on peut l'imaginer analogue à ce qu'elle est actuellement dans ses grandes lignes, avec des forêts plus développées. Bouconne, par exemple, arrivait jusqu'à Toulouse; une large forêt existait au Sud de Lectoure; entre Saverdun, Mazères et Pamiers; des Albères jusqu'au Tech.

Dans la Gaule, l'Aquitaine et la Narbonnaise étaient certainement les parties les moins boisées. Les Pyrénées par contre, conservaient un puissant manteau forestier. L'homme qui ne vivait plus dans les grottes où l'avaient refoulé les glaciers et qui avait appris à se loger, occupait les fonds de vallée, aux évasements entre les verrous successifs. Il menait ses troupeaux dans les pâturages de montagne en utilisant les crêtes dégagées de forêts ou en défrichant les lieux de passage.

La forêt occupait les pentes; peuplée d'ours et de loups, abri-

tant les bandits, elle était l'objet de haine. Ceux qui avaient le courage de passer « des jours amers à défricher jusque dans l'entrelacement de ses racines », comme le disait Schiller, étaient considérés comme des bienfaiteurs de la contrée. L'arbre était abondant et le montagnard ne connaissait que les inconvénients de la forêt. La présence du minerai attira de la population dans la montagne, l'insécurité des plaines en fit un asile.

Les Pyrénées ont joué un grand rôle dans la résistance des chrétiens aux invasions maures, au versant Sud de ces montagnes. La Cerdagne a constitué aussi une « marche » contre l'Arabe et a souvent connu une certaine prospérité pendant que le Roussillon était dévasté. Les guerres du Moyen Age et des temps modernes ont peuplé les montagnes. Elles offrent d'ailleurs de multiples ressources dans une exploitation qui doit se suffire pour presque tous les besoins matériels de l'existence.

Dans des régions à relief peu accentué comme le Pays de Sault ou le Capcir, accroissement de population est synonyme de défrichement de quartiers forestiers.

Ce n'est pas le moment de tracer dans le détail l'histoire des forêts du Midi pyrénéen, mais on sait que les mines, les forges à la catalane, les bois de marine, la recherche des pâturages, les défrichements temporaires ou *artiques* furent de nombreuses causes de la décadence des forêts jusqu'au début du XIX^e siècle avec les alternances de reconquête et de destruction. Jusqu'alors, l'opinion publique conservait la peur ou l'indifférence vis à vis de la forêt. Des exceptions s'étaient trouvées chez des esprits qui en avaient compris l'importance économique et Colbert avait pu dire « la France périra faute de bois ». De Froidour, Dralet sont les grands noms de l'histoire forestière de notre région. Ils ont cherché à sauvegarder la forêt, mais l'idée forestière n'avait pas pénétré dans le public. Les ordonnances de De Froidour, envoyé de Colbert, ne furent guère appliquées. Le XVIII^e siècle n'apporte aucun remède et la Révolution augmente le désordre et l'imprévoyance en matière forestière. Quand, sous le Premier Empire, Dralet fait l'étude des forêts pyrénéennes, il jette le cri d'alarme. Mais la prospérité des forges, l'augmentation considérable de la population, les ruines du siècle précédent firent de la première moitié du XIX^e siècle la période la plus mauvaise pour les forêts. De l'excès du mal devait naître le remède.

Les remarquables travaux de Surrel sur les torrents des Alpes, vers 1840, montrèrent les relations entre la forêt et le torrent. Il formula des principes qui amenèrent l'opinion publique à envisager l'intérêt des forêts. Ainsi il écrivait : « La présence d'une forêt sur un sol empêche la formation des torrents. La destruction d'une forêt livre le sol en proie aux torrents. La végétation est le meilleur moyen de défense contre les torrents ».

D'autre part, les magnifiques résultats obtenus dans les Landes pour la fixation des dunes, et aussi les facteurs sentimentaux : la beauté de la forêt célébrée par les romantiques, les nécessités économiques qui se manifestaient par la disette de bois pour les forges, sa rareté pour la marine, tout cela constitua un faisceau d'arguments qui rendirent peu à peu l'opinion des classes dirigeantes favorable à la conservation des forêts existantes et au boisement des bassins de réception des torrents.

Ainsi furent promulgués le Code forestier et les diverses ordonnances sur les reboisements. Si les pouvoirs publics étaient favorables à la forêt, le public des montagnes se montra d'une hostilité farouche contre tout ce qui risquait de gêner ses habitudes d'user et d'abuser de la forêt.

Il se trouve que sous l'Ancien Régime, avant la Révolution, le montagnard pyrénéen avait, en échange de la garde de la frontière, de nombreuses prérogatives et, en particulier celle de faire ce qu'il voulait en forêt. Il avait toujours réduit au minimum les prérogatives royales en grevant de droits d'usage complexes les propriétés que De Froidour avait réussi à délimiter. Aussi le Code forestier parut-il une chaîne intolérable au paysan et aux pâtres de la montagne. Les propriétaires de troupeaux, souvent personnages influents, étaient hostiles aux mises en défens et à la diminution des terrains de parcours, conséquences nécessaires du reboisement. Ainsi se leva une opposition aux mesures forestières. Elle était mue par des intérêts particuliers et par suite très efficace contre les mesures d'intérêt général. De nombreux amendements restreignirent la portée des mesures prises. Alors que la loi de 1860 créait des périmètres qu'il serait utile de reboiser et indiquait la procédure d'expropriation, la révision en 1882 exigeait que le régime des eaux constituât un danger né et actuel. Au lieu de maintenir le sol en danger de dégradation il faut donc

attendre que le mal soit fait pour le combattre, ce qui coûte infiniment plus cher. Il y eut partout une lutte âpre contre les forestiers, aux Pyrénées surtout: la révolte du Quérigui, la guerre des Demoiselles à Castillon en sont les épisodes les plus saillants. En 1849, nous dit-on, les agents forestiers sont tellement exécrés que, dans l'Ariège, le meurtre d'un garde ne déshonore pas.

L'idée forestière a pourtant fait son chemin; Michelet, Reclus, ont vanté son utilité, le développement du tourisme, la connaissance des ressources mondiales en bois, l'enseignement à l'école ont peu à peu transformé la mentalité du public, éperonné par quelques catastrophes sensationnelles qu'on attribua au déboisement. En 1856, la Loire emportait routes et digues et causait 172 millions de dégâts (millions d'il y a longtemps). La même année, le Rhône faisait des dégâts presque aussi importants. L'inondation de la Garonne en 1875 causa la mort de centaines de personnes et accumula pour 85 millions de pertes. Les ports qui s'ensablent, les riverains des fleuves qui subissent les débordements, sont convaincus et même ultra-convaincus. Quoi qu'il arrive, c'est la faute au déboisement.

La cause forestière est-elle pour cela gagnée? Non, car elle a deux catégories d'adversaires: les uns, très instruits, qui n'ont pas d'intérêt dans la question mais discutent de l'utilité des forêts et de la nécessité des reboisements; les autres, peu instruits, ont ou croient avoir des intérêts antiforestiers. Ils risquent d'utiliser les arguments des premiers pour influencer les corps politiques dont les idées sur ces questions sont souvent superficielles.

Examinons d'abord le côté scientifique. La forêt a-t-elle réellement une action sur le climat et sur le régime des eaux? On en a beaucoup discuté et des expériences invoquées par les forestiers ont été jugées insuffisantes par les antiforestiers. Sans entrer ici dans le détail, je crois que les expériences récentes faites aux Etats-Unis situent exactement la question. Deux places boisées de 80 ha. ont été comparables à tous points de vue pendant 7 ans. On a déboisé l'une d'elles; les modifications observées ont été les suivantes sous le climat du centre des Etats-Unis: La température s'élève de 0°.7, le vent devient trois fois plus fort, la précipitation diminue de 2 %, la neige fond quatre jours plus tôt; le volume du ruisseau augmente de 5 %, les crues de printemps augmentent de 50 %, le volume de vase transporté est huit fois plus grand.

Donc, les forestiers ont raison, ils ont parfois fortement exagéré ou on a exagéré pour eux, mais l'action de la forêt est bien un refroidissement, une diminution du vent, une précipitation un peu plus forte, une régularisation des cours d'eau et la protection des versants. Le boisement est donc utile à l'économie générale dans les régions soumises à l'action des vents, des torrents et du soleil. Est-il plus rémunérateur que le mouton ou la lavande qu'on lui a opposés aux Alpes méridionales ? On peut le croire, car la lavande est une culture déjà assez développée et quant au mouton il y a assez de pâturages supérieurs pour lui. Plus de soin aux pâturages inférieurs permettrait de réduire les terrains de parcours et d'ailleurs le nombre des moutons diminue énormément. C'est regrettable, mais c'est un fait dont il faut tenir compte : la France a perdu un tiers de son troupeau depuis 1913 (16.000.000 en 1913 contre 10.500.000 en 1928).

Le reboisement des pâturages dégradés et des landes ou garrigues des étages forestiers ne nuit donc à personne. Il n'y a pas opposition réelle entre les intérêts de la forêt et ceux de l'élevage, mais le montagnard pyrénéen qui subit les inconvénients du reboisement et ne voit guère ses avantages, ne l'a pas compris.

Il est un pays où le montagnard a compris plus tôt qu'ailleurs. C'est la Suisse. Le petit peuple travailleur et instruit qui l'habite a étudié, grâce à sa magnifique phalange de savants, l'influence des forêts, la façon dont l'eau s'écoule. On a étudié comment on pouvait améliorer le rendement des pâturages par une exploitation scientifique. On a compris que la forêt n'est pas l'ennemie du pâturage, elle le complète au contraire et chaque chose à sa place est la meilleure formule. Certains sols ont une vocation pastorale, qu'on y fasse du pâturage et du bon pâturage. D'autres sols ont une vocation forestière, qu'on y fasse de la forêt et de la bonne forêt. Il est absurde de planter un pâturage, il est absurde de défricher une forêt et d'y faire paître le bétail.

Parmi le bétail c'est la vache laitière qui fait la prospérité de la montagne, quand la topographie le permet. On a calculé qu'avec une bonne organisation pastorale et laitière une seule vache peut donner autant de produit que 40 moutons ou que 20 brebis ou que 15 chèvres. Mais un bon pâturage ne se fait pas tout seul. Il faut le créer, le soigner, le cultiver comme une prairie. Il y a toute une science du pâturage. Semences sélectionnées,

destruction des plantes nuisibles ou envahissantes, engrais à apporter, chemins à entretenir, abreuvoirs bien installés, cabanes de bergers avec une organisation bien comprise pour la fabrication fromagère, abris pour le bétail. On peut ainsi avoir un troupeau qui prospère sur une petite surface sans se fatiguer à de longs déplacements, à la recherche d'une herbe trop rare, comme cela a lieu aux Pyrénées.

Le pâturage bien organisé peut rapporter beaucoup si on lui réserve les parties les plus favorables. Les autres parties à pente forte, à sol pierreux ou pauvre doivent être le domaine de la forêt. La forêt peut aussi rapporter des revenus importants. Sur pied, le m³ de bois d'œuvre a un prix très variable suivant les facilités d'exploitation et les débouchés. Il est pour le Sapin de 200 francs au Jura, 125 francs dans l'Aude, 70 francs aux Pyrénées centrales; chiffres très approximatifs, naturellement. Le Hêtre, qui atteint 130 francs dans l'Est, vaut 30 francs aux Pyrénées. Le Chêne de la Touraine atteint 300 francs le m³; quand il est de fortes dimensions, il peut atteindre 700 francs le m³. C'est ainsi que certains Chênes remarquables valent 3.000 francs pièce. Dans le Jura, de nombreux Sapins valent 2.000 francs pièce.

L'influence des débouchés est extrême, le rapport aux prix d'avant guerre est de 7 environ, il est de 10 pour les Pins de Cerdagne qui, malgré leur petite taille, dépassent 50 francs le m³. Ceci est en relation avec les possibilités de transport. Ces bénéfices sont ceux du propriétaire. Là-dessus arrive l'adjudicataire qui fait vivre des bûcherons, des charretiers et qui prend son bénéfice. Sur wagon départ, le m³ a plus que doublé de prix. Ajoutons la scierie, la menuiserie, l'ébénisterie : le bois fait vivre toute une population.

Pour donner une idée des revenus d'une forêt, il est vrai d'une très belle forêt, qu'on sache que la forêt de la Joux, au Jura, d'une contenance de 2.620 ha. rapporte de bénéfice net 2.000.000 de francs environ par an, ce qui fait environ 750 francs par ha; dans un terrain en général impropre à toute autre utilisation. Cette forêt, il y a trois siècles, était un maigre taillis où les populations riveraines allaient écorcer les arbres pour le tan. L'avantage économique est immense.

N'oublions pas que la valeur du bois ira sans doute toujours

en augmentant. Mélard en 1900 a constaté que presque tous les pays civilisés consomment plus de bois qu'ils n'en produisent. La France importe maintenant 2 millions de m³ de bois d'œuvre par an, ce qui correspond à environ 1 milliard 300 millions de francs. La consommation mondiale s'accroît chaque année. Les Pyrénées sont peu de chose dans le monde, mais pour l'économie française elles sont importantes. Toutes ces raisons montrent que la forêt a une grande valeur économique.

Donc, le pâturage peut rapporter beaucoup, la forêt peut rapporter beaucoup; l'un et l'autre maintiennent le montagnard dans sa montagne, ce qui est un bienfait général.

Les habitants du Jura, des Vosges, de la Savoie, l'ont compris comme les Suisses et leurs organisations forestières, leurs organisations pastorales fruitières, sont bien organisées.

Ce qu'ont compris les montagnards de l'Est, ceux des Pyrénées ne l'ont pas encore tous admis. On voit le pâtre faire périr les arbres de mort lente au Castillonais, on voit des municipalités opposées aux travaux de correction de torrents, qui ne profiteront qu'à ceux de la plaine. On voit aux Pyrénées une économie pastorale au niveau de celle des Balkans, le berger est hostile à tout travail qui puisse servir au voisin et ceux qui ont vu d'autres pays et d'autres mentalités sont navrés de l'état des Pyrénées, où pourtant le climat serait si favorable !

La forêt n'est pas uniquement utile par les revenus qu'elle procure directement ou la protection efficace contre la dégradation des montagnes et la soudaineté des inondations, elle est aussi un des importants facteurs de beauté d'un pays. En dehors du plaisir des fervents de la nature qui intéresse peu l'économie nationale, elle est un des éléments de développement touristique qui, sans qu'ils s'en doutent, constitue une des plus sûres richesses des pyrénéens.

Il y a donc une œuvre importante à réaliser dans notre région : il faut, par la parole, par les enseignements répétés, par des exemples de boisements bien réussis comme ceux des Corbières faire admettre au montagnard ce proverbe arabe que les Arabes ont si peu appliqué : « Celui qui plante un arbre, n'aura pas passé vainement sur la terre ».

L'Administration forestière s'y emploie et il est utile que toutes les bonnes volontés viennent à son aide ².

Les conditions du milieu physique sont favorables, en général, aux Pyrénées, le climat est humide, le sol suffisant. Les forêts de ces montagnes pourraient être parmi les plus belles de France car « le bois y croît malgré les hommes », comme disait Dralet. Les pâturages seraient susceptibles d'améliorations considérables qui pourraient être corrélatives d'une meilleure organisation de l'industrie laitière. En mettant chaque chose à sa place, on peut espérer tirer le maximum de ressources matérielles et esthétiques du patrimoine national ce qui doit être l'idéal pour un pays civilisé.

2. C'est dans ce but de propagande et de recherches forestières que l'Administration des Eaux et Forêts subventionne le cours de botanique forestière que l'Université de Toulouse a créé à la Faculté des Sciences et le cours public de géographie forestière professé à la Faculté des Lettres. Elle subventionne aussi le laboratoire annexé à cette organisation et qui a pris le nom de « Laboratoire forestier de Toulouse ». Il est appelé à devenir un centre scientifique d'études des forêts de la région secondant l'action du personnel forestier. L'enseignement forestier, qui existe dans de nombreuses universités étrangères, n'est pas représenté en France, en dehors des écoles de l'Administration, qui ont d'autres buts, aussi nous paraît-il intéressant de signaler cette organisation toulousaine.
